

PALESTINE

# Un film pour la justice du droit au retour

Après "stop the wall" en 2014, la réalisatrice Muriel Jacob revient en 2018 avec un nouveau film consacré à la Palestine : "La clé du sol". Ce film-documentaire de 46 minutes évoque l'espoir toujours vivace des Palestiniens de retrouver leur terre 70 ans après la "nakba" ("la catastrophe"), qui les vit en être chassés par Israël.



**P**lanète Paix : Il y a quatre ans vous signiez un film sur le mur séparant la Cisjordanie d'Israël. Cette année c'est l'espoir des Palestiniens de retrouver un jour leurs terres. Comment vous est venue l'idée de ce film-documentaire ?

**Muriel Jacob** : Lorsque je suis partie en 2013 en Cisjordanie pour tourner "Stop the wall", j'avais été frappée par les nombreuses fresques sur la résistance palestinienne peintes aussi bien sur cette barrière de séparation que sur des murs de maisons. Mais j'étais alors concentrée sur mon sujet et ce n'est qu'en octobre 2016, lors d'un deuxième voyage avec Annie Fiore, militante et journaliste ayant couvert la première intifada (1987-1993), que je me suis demandée quel pourrait être le sujet d'un nouveau documentaire.

Les fresques me sont revenues en mémoire et un symbole s'est imposé : « la clé ».

**PP** : C'est un symbole fort car une « clé » c'est un foyer, une maison, une terre, un ancrage physique et historique. Est-ce un hasard si votre film sort en 2018, 70 ans après la nakba de 1948, cette déchirure pour le peuple de Palestine ?

**MJ** : Oui et non. Oui car le financement du film n'était pas assuré avant que des associations comme le Mouvement de la Paix ou l'Association France-Palestine solidarité ne m'apportent leur soutien au travers de leurs Comités. Non car j'espérais vraiment qu'il sorte à cette occasion donc j'ai fait en sorte que cela soit possible techniquement.

La symbolique de la clé est très importante. En 1948, lors du conflit israélo-arabe, 700 000 Arabes palestiniens doivent abandonner villes et villages. Ils doivent laisser leurs maisons, leurs terres en se disant qu'ils reviendront. Pour la majorité d'entre eux, ouvriers agricoles ou industriels, habitants de villages, le seul titre de propriété qu'ils possèdent est la clé de leur maison ! Soixante-dix ans après, ce sont 5 000 000 de Palestiniens qui descendent de ces 700 000 hommes, femmes et enfants chassés en 1948 dont certains sont encore vivants. Alors, dans nombre de familles on se transmet la clé comme un bijou.

**PP** : Comme un espoir...

**MJ** : Comme un espoir oui mais pas seulement. C'est aussi une preuve juridique car cette clé peut ouvrir une porte. Et qui d'autre qu'un propriétaire a la clé de chez lui ? La clé c'est le droit au retour.

**PP** : Mais ces maisons, ces terres, elles existent encore ? Comment avez-vous pu filmer en Israël ?

**MJ** : Cela a été une sacrée expédition pour Annie Fiore et moi. Nous avons d'abord rencontré les exilés palestiniens dans les camps de réfugiés, notamment Yarmouk avant de partir à la recherche de ces fameux villages. Les trouver n'a pas été facile. D'abord pour des raisons techniques : ils ne sont recensés sur aucune carte, et ensuite, une fois sur place, il n'y a bien souvent aucune trace, plus aucun vestige. Ensuite pour des raisons plus politiques : nous avons filmé en territoire israélien, en caméra cachée et en grande discrétion. Ce ne sont pas des régions où vont les touristes aussi êtes-vous vite repérés si vous ne faites pas attention. Une autre difficulté est liée aux habitants. Déjà vous ne pouvez demander des informations qu'aux Arabes. Soit la très grande majorité refuse de vous en donner sur ces villages pour ne pas être compromis, soit ils ne savent pas ou ne se souviennent pas.

EN SAVOIR PLUS

• <https://vimeo.com/214634781>





De plus nous avons des cartes en hébreu donc ce n'était vraiment pas facile mais on nous avait donné un indice précieux : où il y a un figuier de barbarie, il y a un village palestinien. Alors on a cherché les figuiers de barbarie. Et, effectivement, autour d'eux, on trouvait des pierres, des vieilles tombes, parfois des mesures abandonnées qui nous disaient que là, il y avait eu une implantation humaine.

**PP :** Votre film débute par un poème. Deux autres poèmes l'agrémentent. Pourquoi ce choix ?

**MJ :** Je pense que la voix des artistes est importante dans les conflits. Ils sont des acteurs qui participent à la lutte mais avec d'autres armes. Regardez Barbusse et « Le Feu », Goya avec « Tres de Mayo », Picasso et « Guernica » ! La poésie arabe est très riche, et est un formidable moyen de parler de choses graves de manière plus douce. Mahmoud Darwich ou Ziad Medoukh sont des combattants par la plume.

**PP :** Les poèmes marquent aussi des chapitres.

**MJ :** Oui, tout à fait. Le film représente deux ans de travail. Je tenais à l'ouvrir sur la poésie du mort pour rappeler le conflit de 1948 qui compose toute la première partie avec les témoignages de cette « catastrophe », nakba en arabe. Il me semblait important de faire ce rappel historique soixante-dix ans après les faits. Ensuite on a effectivement un poème et puis on évoque maintenant, cet espoir du retour présent chez les anciens qui ont vécu la nakba, mais aussi chez leurs enfants et petits-enfants qui y croient encore. Le film est un road-movie qu'il fallait séquencer et les poèmes le permettent.

**PP :** Ce retour, les protagonistes du film y croient réellement ?

**MJ :** Ce que le gouvernement israélien fait vivre aux Palestiniens s'arrêtera forcément un jour. Une telle injustice ne peut pas continuer. En Israël, le camp de la paix existe. Tant que la gouvernance israélienne sera d'extrême-droite il n'y aura pas de solution. Cela ne pourra changer que par un mouvement venu de la société civile. Mais attention, le jour où ce conflit prendra fin, ce ne sera pas facile car nous sommes confrontés à deux peuples qui ne se connaissent pas, et qui s'ignorent. Moi je fais des films pour informer. Même si on a le sentiment de traiter toujours du même problème, il faut continuer à informer à l'extérieur, à faire sortir toutes ces frustrations. J'ai interviewé des Palestiniens et Palestiennes de la rue, de la société civile rencontrés au hasard, pas des militants associatifs ou des politiques. Vous avez même le témoignage d'un Arabe israélien ! Il faut quand même savoir que les Palestiniens de l'étranger n'ont aucun papier, aucune identité réelle, aucune nationalité. Leur seule existence c'est bien souvent cette clé !

**PP :** Au visionnage de votre film, on ne ressent pas de haine envers les Israéliens de la part des Palestiniens...

**MJ :** Ils en ont envers le gouvernement israélien, mais ils savent qu'à Tel Aviv par exemple des Israéliens, arabes ou juifs, ont manifesté contre ce qui se passe actuellement dans les territoires occupés. Les Palestiniens ne mélangent pas tout. Donc mon film s'en ressent. Ce n'est pas un film qui incite à la violence, mais à la justice.

**PP :** Votre film a aussi bénéficié d'un « crowdfunding », un financement participatif. Cela a été une découverte pour vous ?

**MJ :** Oui. C'est la première fois que j'utilise ce système. Grâce à « Ulule » et aux réseaux sociaux j'ai pu réunir plus de 5 000€. Soixante-dix contributeurs ont permis cela. Je les en remercie du fond du cœur, c'est eux qui ont permis ce film. Il y a des gens que je ne connais pas, qui sans doute ne me connaissent pas mais qui ont cru en moi, en ce film. Je me devais donc de le terminer. Je me devais de leur montrer qu'ils avaient eu raison de me faire confiance. Chaque euro a permis d'ajouter un élément dans le film. Peut-être y a-t-il des donateurs qui se sont engagés pour la première fois avec mon film. Qu'ils sachent que leur geste est un trésor pour des créateurs car cela nous permet de présenter quelque chose de concret. C'est vital. Les contributeurs de « La clé du sol » sont des soldats de la Paix et de l'espoir !

*Interview réalisé par Nicolas Lavallée*

<sup>1</sup> Le mur fait 709 km

#### EN SAVOIR PLUS

- Le film est présenté en avant-première le 26 Mai à Marseille et le 9 juin à Créteil pour le Conseil National du Mouvement de la Paix.